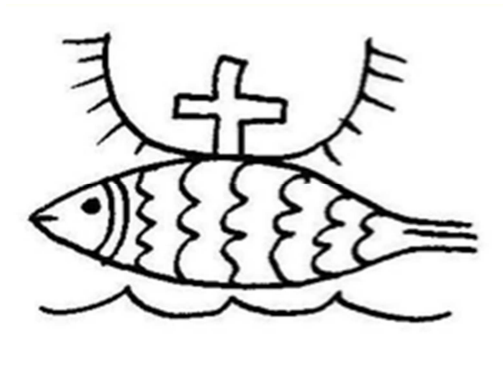




91 rue Olivier de Serres
75015 Paris
+ 33 (0) 1 42 50 53 66
secretariat@acer-mjo.org
www.acer-mjo.org

Congrès orthodoxe 6-7 novembre 2021

Commentaires sur le Notre Père



Dossier de préparation

Page 2 : Programme

Page 3 : Présentation des intervenants

Page 4 : Bibliographie

Page 5-24 : Quelques textes à méditer

Congrès de l'ACER-MJO



6-7 novembre 2021

La Clarté-Dieu
Maison franciscaine
95 rue de Paris 91400 Orsay

Commentaires sur le "Notre Père"

Samedi 6 novembre

- 8h30 Accueil des participants
9h Prières du matin
9h30 Conférence de Bertrand Vergely
"Délivre-nous du Malin"
11h Conférence de père Elie
"Que Ton Nom soit sanctifié / Que Ton Règne vienne / Que ta volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel"
12h45 Déjeuner
14h30 Conférence de Michel Staurou
"Notre Père qui es aux cieux" : le mystère du Père céleste
16h Ateliers (session 1)
- Père Marc Génin : "Remets-nous nos dettes comme nous aussi les remettons à nos débiteurs"
 - Cercle biblique : "Donne-nous aujourd'hui notre pain essentiel"
 - Chant
 - Centenaire de l'ACER-MJO
- 18h Vigiles
19h15 Dîner

Dimanche 7 novembre

- 8h Liturgie
10h Collation
10h45 Conférence de Jean-Marie Gourvil
"Ne nous laisse pas entrer dans l'épreuve"
12h15 Déjeuner
14h Ateliers (session 2)
- Père Marc Génin : "Remets-nous nos dettes comme nous aussi les remettons à nos débiteurs"
 - Cercle biblique : "Donne-nous aujourd'hui notre pain essentiel"
 - Centenaire de l'ACER-MJO
- 15h30 Conclusion



TOUTES LES INFORMATIONS
PRATIQUES SONT SUR NOTRE SITE :
WWW.ACER-MJO.ORG



Le congrès, une tradition presque centenaire !

Action chrétienne des étudiants russes - Mouvement de jeunesse orthodoxe
91, rue Olivier de Serres 75015 Paris - secretariat@acer-mjo.org - 01 42 50 53 66

Intervenants

Dans l'ordre chronologique des conférences.

Bertrand Vergely

Philosophe et théologien orthodoxe. Il est, entre autres, professeur de théologie morale à l'institut de théologie Saint-Serge (Paris). Il a écrit une cinquantaine d'ouvrages.

Pour en savoir plus : <https://saint-serge.net/personnel/m-bertrand-vergely/>

Père Elie

Fondateur et higoumène du monastère de la Transfiguration à Terrasson-Lavilledieu en Dordogne. La communauté dépend du monastère de Simonos-Pétra, au Mont Athos, en Grèce.

Pour en savoir plus : <https://www.monastere-transfiguration.fr/>

Michel Stavrou

Professeur de Théologie des dogmes et d'Histoire de l'Église byzantine à l'institut de théologie Saint-Serge (Paris).

Pour en savoir plus : <https://www.saint-serge.net/personnel/m-michel-stavrou/>

Père Marc Génin

Prêtre orthodoxe, recteur d'une paroisse francophone à Asnières-sur-Seine qui dépend du patriarcat de Serbie. Il est également aumônier des prisons.

Site de la paroisse : <http://stjeansanfrancisco.pafeos.org/>

Jean-Marie Gourvil

Travailleur social et formateur, il a été directeur des études à l'Institut Régional du Travail Social de Caen. Il est l'auteur du livre *Ne nous laissez pas entrer dans l'épreuve*, publié en 2004 chez François-Xavier de Guibert.

Petite bibliographie

Proposée par Jean-Marie Gourvil

La bibliographie contemporaine sur le Notre Père est immense, si l'on y joint les références patristiques et théologiques accumulées au fil des siècles, elle est sans limite. L'article Notre Père du *Dictionnaire de spiritualité* édité chez Beauchesne (1930-1995)¹, donne une liste impressionnante de références qui s'arrêtent aux années 1960.

QUELQUES OUVRAGES CONTEMPORAINS :

Jean Carmignac fut l'un des premiers à revenir à la tradition hébraïque pour faciliter la compréhension du Notre Père. Auteur incontournable qui refusait la traduction : Ne nous soumet pas à la tentation. Le petit livre *A l'écoute du Notre Père* est très abordable.

- Jean Carmignac, *Recherches sur Le Notre Père*, Letouzey, 1969, 608 p.
- Jean Carmignac, *A l'écoute du Notre Père*, Editions François Xavier de Guibert, 117 p.

Plusieurs ouvrages accessibles nous permettent d'approfondir notre compréhension du texte.

- Joachim Jérémias, *Paroles de Jésus, Le sermon sur la montagne et Le Notre Père*, Cerf, Foi Vivante, 1965. Ouvrage de lecture aisée
- Un moine de l'Eglise d'Orient, *Notre Père*, réédition, Cerf, Foi Vivante, 1998.
- Olivier Clément, *Trois prières, Le Notre Père, La prière au Saint-Esprit, La prière de saint Ephrem*, DDB, 1993. O. Clément proposait déjà pour la 6^{ème} demande : Ne nous laisse pas entrer dans la tentation.
- Marc Philonenko, *Le Notre Père, de la prière de Jésus à la prière des disciples*, Gallimard, 2001
- Jean-Marie Gourvil, *Ne nous laisse pas entrer dans l'épreuve, une nouvelle traduction orthodoxe du Notre Père*, Editions François Xavier de Guibert.

Sur les commentaires patristiques du Notre Père :

- Adalbert G. Hamman, *Le Notre Père dans l'Eglise ancienne*, Editions franciscaines, 1995. Ce volume contient de nombreuses traductions.

On lira avec intérêt :

- Maître Eckhart, *Commentaire du Notre Père*, Arfuyen, 2005.
- Simone Weil, *Le Notre Père*, 1942, édition Bayard, 2017.

¹ Article accessible par internet <http://beauchesne.immanens.com/appli/article.php?id=7585>

Passages des Évangiles sur le « Notre Père »

- Matthieu, chapitre 6, à partir du 5^e verset ;
- Luc, chapitre 11, à partir du 1^{er} verset.

Quelques commentaires du Notre Père par des pères de l'Église

Tertullien, *La Prière*

1. Hymne à la jeunesse de l'évangile

De Dieu, l'esprit [NOTE 1] :

et de Dieu, la parole ;

et de Dieu la sagesse

et la sagesse de la parole

et l'esprit des deux

Jésus-Christ, notre Seigneur,

aux nouveaux disciples

du nouveau testament

ordonna une forme

nouvelle de la prière.

Car il importait

en quelque sorte

que le vin nouveau

fût mis en outres nouvelles

et qu'une pièce nouvelle

fût mise au vêtement nouveau.

Tout ce qui existait, en effet, autrefois a été changé, comme la circoncision, réalisé comme le reste de la Loi, accompli comme les prophéties, rendu parfait comme la foi elle-même.

La grâce nouvelle de Dieu a rendu spirituel ce qui était charnel, en passant sur tout ce qui était vétuste, comme une éponge son Évangile, où Jésus-Christ notre Seigneur a manifesté qu'il était à la fois Esprit de Dieu, Verbe de Dieu, Raison de Dieu. Esprit en tant qu'il a prévalu, Verbe en tant qu'il a enseigné, Raison en tant qu'il est venu. L'oraison proposée par le Christ repose également sur ces trois éléments: l'Esprit fait sa puissance, la Parole l'énonce, la Raison l'accueille.

Jean avait déjà appris à prier à ses disciples. Mais Jean était celui qui prépare les voies au Christ, jusqu'à ce que le Christ prenne sa stature - n'avait-il pas annoncé que l'Autre devait croître et lui diminuer. - Aussi toute son œuvre de précurseur et de ministre, avec son esprit, passa dans le Seigneur. Voilà pourquoi le texte de la prière que Jean donna à ses disciples ne nous est pas parvenu, parce que « ce qui est de la terre est terrestre mais celui qui vient du ciel témoigne de ce qu'il a vu » (Jn 3,31). Comment tout ce qui vient du Christ - et d'abord la forme de sa prière - ne serait-il pas céleste ?

Caractéristiques de la prière

Considérons donc, bien-aimés, la sagesse céleste. Elle s'exprime d'abord dans le commandement de prier dans le secret. Elle veut par-là que la foi de l'homme soit convaincue que Dieu peut l'entendre et le voir chez lui et dans le lieu le plus caché. Il exige, de plus, la discrétion de la foi, en sorte que le fidèle se contente d'offrir humblement l'hommage de sa foi à celui qui seul peut l'entendre et le voir partout.

La sagesse qui s'exprime dans le précepte suivant [NOTE 2] concerne la foi et la discrétion : il ne s'agit pas d'assaillir Dieu par un flot de paroles, parce que nous avons la certitude que de toute manière, il veille sur les siens. Et pourtant la brièveté - troisième recommandation de la sagesse - est riche de substance pour qui en pénètre la grandeur et l'esprit; plus elle est courte en paroles, plus elle est abondante en significations. Elle ne renferme pas seulement les exigences de la prière : adoration de Dieu et demandes de l'homme mais toute la parole du Seigneur, toutes les règles de la discipline, si bien que la prière du Seigneur est l'abrégé de tout l'évangile.

Notre Père qui es aux cieux [NOTE 3]

2. L'Oraison dominicale commence par un témoignage rendu _ Dieu et par un acte de foi quand nous disons : Notre Père qui es aux cieux. Nous prions Dieu, et nous proclamons notre foi, par cette invocation. Il est écrit : « A ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1,12). D'ailleurs le Seigneur appelle souvent Dieu, notre Père; bien mieux, il nous a ordonné de n'appeler personne sur terre du nom de Père ; de réserver ce nom au Père céleste (Mt 23,9). En priant de la sorte, nous obéissons donc à sa volonté. Heureux ceux qui reconnaissent le Père !

Dieu adresse le reproche à Israël, l'Esprit prend à témoin ciel et terre, en disant : « J'ai engendré des fils, mais ils ne m'ont pas reconnu » (Is 1,2). L'appeler Père, c'est le reconnaître comme Dieu. Ce titre est un témoignage de piété et de puissance. Nous invoquons aussi le Fils dans le Père. « Le Père et moi, dit-il, nous sommes un » (Jn 10,30). N'oublions pas non plus l'Église, notre mère. Nommer le Père et le Fils, c'est proclamer la Mère, sans qui il n'est ni Fils ni Père. Ainsi, par un seul mot, nous l'adorons avec les siens, nous obéissons à son précepte, et nous désavouons ceux qui ont oublié leur Père [NOTE 4] !

L'expression Dieu le Père n'avait jamais été révélée à personne. Lorsque Moïse lui-même demanda à Dieu qui il était, il entendit un autre nom. À nous ce nom a été révélé dans le Fils. Car ce nom implique le nom nouveau de Père. « Je suis venu au nom de mon Père » (Jn 5,43). Et ailleurs: « Père, glorifie ton nom » ; et plus explicitement encore: «J'ai manifesté ton nom aux hommes » (Jn 17,6). Nous lui demandons donc :

Que ton nom soit sanctifié

3. Non point qu'il convienne à l'homme de faire des vœux pour Dieu, comme si on pouvait lui souhaiter quelque chose, ou qu'il en manquât, sans nos vœux. Mais nous devons bénir Dieu en tout temps et en tout lieu, pour acquitter l'hommage de reconnaissance que tout homme doit à ses bienfaits. La bénédiction remplit cet office. D'ailleurs comment le nom de Dieu ne serait-il pas toujours saint et sanctifié en lui-même, puisqu'il sanctifie les autres. Et l'armée des anges qui l'entoure ne cesse de dire « Saint, Saint, Saint » (Is 6,3). Et nous, qui aspirons à partager la béatitude des anges, nous nous associons dès maintenant à leurs voix, et nous répétons le rôle de notre dignité future. Voilà pour ce qui regarde la gloire de Dieu. Quant à la prière que nous formulons pour nous, lorsque nous disons: *Que ton nom soit sanctifié*, nous demandons qu'il soit sanctifié en nous, qui sommes en lui, mais aussi dans les

autres que la grâce de Dieu attend encore, afin de nous conformer au précepte qui nous oblige de prier pour tous, même pour nos ennemis. Voilà pourquoi ne pas dire expressément: Que ton nom soit sanctifié en nous, c'est demander qu'il le soit dans tous les hommes.

Que ta volonté soit faite sur la terre comme dans les cieux

4. Aucun obstacle ne peut évidemment empêcher la volonté de Dieu de s'accomplir ; nous ne lui souhaitons pas davantage le succès dans l'exécution de ses desseins, mais nous demandons que sa volonté soit faite chez tous les hommes. Derrière l'image de chair et d'esprit, c'est nous-mêmes qui sommes désignés par ciel et terre. Mais, même au sens obvie, la nature de la demande reste la même, c'est-à-dire, que la volonté de Dieu s'accomplisse en nous sur la terre, afin qu'elle puisse s'accomplir en nous, dans le ciel. Or, la volonté de Dieu, quelle est-elle, sinon que nous suivions les voies de son enseignement? Nous le supplions donc de nous communiquer la substance et l'énergie de sa volonté, afin que nous soyons sauvés sur la terre et dans les cieux, car sa volonté essentielle est de sauver les enfants qu'il a adoptés. Cette volonté de Dieu le Seigneur l'a réalisée par la parole, l'action et la souffrance. Dans ce sens il a dit qu'il faisait non pas sa volonté mais celle de son Père. Il n'y a pas de doute qu'il faisait la volonté de son Père ; tel est aussi l'exemple qu'il nous donne aujourd'hui: prêcher, travailler, souffrir jusqu'à la mort. Pour l'accomplir, nous avons besoin de la volonté de Dieu. En disant: Que ta volonté soit faite, nous nous félicitons de ce que la volonté de Dieu ne soit jamais un mal pour nous, même s'il nous traite avec rigueur, à cause de nos péchés.

De plus, nous nous encourageons nous-mêmes à la souffrance par ces paroles. Le Seigneur, pour nous montrer, au milieu des angoisses de sa Passion, que la faiblesse de notre chair se trouvait dans la sienne, dit lui aussi: « Père, éloigne ce calice ». Puis il se ravise : « Que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne » (Lc 22,42). Il était lui-même la volonté et la puissance du Père ; mais pour nous apprendre à payer la dette de la souffrance, il se remet tout entier à la volonté du Père.

Que ton règne arrive

5. Cette demande se rapporte à la précédente : Que ta volonté soit faite, c'est-à-dire : que ton règne s'accomplisse en nous. Quand donc Dieu ne serait-il pas roi « qui, dans sa main, tient les cœurs des rois (Pr 21,1)»? Mais tout ce que nous souhaitons pour nous-mêmes, nous le rapportons à lui, nous le sanctifions en lui, parce que c'est de lui que nous l'attendons. Si l'avènement du royaume de Dieu s'accorde avec sa volonté et réclame notre attente, d'où vient que certains redemandent avec larmes un être qui a été soustrait au siècle, puisque le règne de Dieu, dont nous demanderons l'avènement, tend à mettre fin à ce siècle? Nous demanderons de régner plus promptement, pour échapper plus vite à l'esclavage.

Quand bien même cette prière ne nous aurait pas fait un devoir de demander l'avènement de ce règne, nous aurions de nous-mêmes poussé ce cri, en nous hâtant d'aller étreindre nos espérances (He 4,11). Les âmes des martyrs, sous l'autel, invoquent le Seigneur à grands cris : « Jusques à quand, Seigneur, tarderas-tu à demander compte de notre sang aux habitants de la terre (Ap 6,10) » ? Ils doivent, en effet, obtenir justice, à la fin des temps. Seigneur, hâte donc la venue de ton règne ! C'est le vœu des chrétiens, la confusion des infidèles, le triomphe des anges ; c'est pour lui que nous souffrons, ou plutôt, c'est lui que nous appelons [NOTE 5].

Donne-nous notre pain de chaque jour

6. Avec quel art la sagesse divine a disposé toutes les parties de cette prière ! Après les choses du ciel, c'est-à-dire après le nom de Dieu, la volonté de Dieu, le règne de Dieu, viennent les nécessités de la terre, auxquelles il a voulu réserver une place. Le Seigneur n'avait-il pas dit: « Cherchez premièrement le royaume, et tout cela vous sera donné de surcroit » (Mt 6,33) ?

Toutefois, il convient peut-être davantage de donner un sens spirituel à ces paroles : Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Car le Christ est notre pain, parce qu'il est notre vie et que notre vie c'est le pain. « Je suis le pain de vie », a-t-il dit (Jn 6,35). Et un peu plus haut: Le pain est le Verbe du Dieu vivant descendu du ciel. D'ailleurs son corps est signifié par le pain : « Ceci est mon corps » (Lc 22,19).

Ainsi donc, en demandant notre pain de chaque jour, nous demandons à vivre sans cesse dans le Christ, à nous identifier avec son corps. Mais l'interprétation littérale, d'ailleurs en accord avec la foi et la discipline, reste parfaitement valable. Elle nous ordonne de demander du pain, la seule chose qui soit nécessaire aux fidèles : « Aux païens de se préoccuper de tout le reste » (Mt 6,3) !

C'est d'ailleurs ce que le Seigneur nous inculque par des exemples, et qu'il évoque dans ses paraboles, quand il dit: « Un Père prend-il le pain aux enfants pour le donner aux chiens » (Mt 15,26) ? De même: « Si le fils demande du pain, qui lui donnera une pierre » (Mt 7,9) ? Il montre par là ce que les enfants sont en droit d'attendre de leur Père. C'est aussi ce que demande cet homme qui vient, de nuit, frapper à la porte.

A bon droit, il ajoute : Donne-nous aujourd'hui; il avait dit auparavant : « Ne vous inquiétez pas de votre nourriture de demain » (Mt 6,31). C'est encore pour enseigner cette vérité que le Seigneur expose la parabole de cet homme qui rassemble dans ses greniers une récolte abondante, se mesure à lui-même un long temps de sécurité et meurt, la nuit même (Lc 12,16).

Remets-nous nos dettes

7. Après avoir invoqué la libéralité de Dieu, il était naturel d'implorer sa clémence. À quoi nous serviront les aliments, s'ils ne font que nous engraisser comme des taureaux destinés aux sacrifices ? Le Seigneur savait être seul sans péché. Il nous enseigne donc de dire : Remets-nous nos dettes. L'exomologèse [NOTE 6] est une demande de pardon, car solliciter le pardon, c'est avouer son péché. Cela nous prouve que la pénitence est agréable au Seigneur, puisqu'il la préfère à la mort du pécheur.

Le mot dette dans l'Écriture est une image du péché : en péchant, nous contractons la dette de jugement, qu'il nous faudra payer jusqu'au dernier centime, à moins qu'elle ne nous soit remise, comme celle que le maître remet à son serviteur (Mt 18,27). Cette parabole n'a pas d'autre signification. En effet, ce serviteur, qui a bénéficié de la clémence de son maître, poursuit durement son propre débiteur; mais le maître le fait comparaître devant lui, pour le livrer au bourreau, jusqu'à ce qu'il ait acquitté jusqu'au dernier quart d'as. Son exemple nous montre que nous devons remettre leurs dettes à nos débiteurs. Ailleurs déjà le Seigneur avait dit, sous forme de prière : « Remettez et on vous remettra » (Lc 6,37). Et quand Pierre lui demande s'il doit pardonner à son frère jusqu'à sept fois, Jésus répond: « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois » (Mt 18,22), afin de parfaire la Loi où il est dit au livre de la Genèse : « Caïn sera vengé sept fois et Lamech soixante-dix-sept fois » (Gn 4,24).

Et ne nous induis pas en tentation

8. Pour parfaire cette prière si concise, nous prions Dieu non seulement de nous remettre nos dettes, mais d'écarter entièrement de nous le péché : Et ne nous induis pas en tentation, c'est-à-dire ne permets pas que nous soyons séduits par le tentateur. Mais que le ciel nous préserve de croire que Dieu puisse nous tenter, comme s'il ignorait la foi de chacun de nous; encore moins pour la saper. Impuissance et malice sont du démon. Quand le Seigneur ordonna jadis à Abraham de lui sacrifier son fils, ce fut moins pour tenter sa foi que pour la manifester, afin que le patriarche devint pour nous une vivante illustration du précepte qu'il enseignerait plus tard, à savoir que nous devons préférer Dieu à tout ce que nous avons de plus cher.

Jésus-Christ lui-même se laissa tenter par Satan pour nous faire découvrir, en ce dernier, le chef et l'artisan de la tentation. Il confirme cette vérité, quand il dit ensuite : « Priez pour ne pas entrer en tentation » (Lc 22,46). Cela est si vrai qu'ils furent tentés en abandonnant le Seigneur, pour avoir préféré se livrer au sommeil que de vaquer à la prière. La dernière demande nous explique d'ailleurs ce que signifie ne nous induis pas en tentation, c'est-à-dire: Mais délivre-nous du mal.

NOTES

1. Nous empruntons la traduction de ce préambule à Steinmann, *Tertullien*, Lyon, 1967, p. 95.
2. Tertullien distingue ici trois éléments caractéristiques de la prière chrétienne : elle doit être secrète (voir le paragraphe précédent), elle doit jaillir de la foi, enfin elle doit être brève (voir la suite).
3. Il y aura lieu pour le lecteur de comparer le commentaire de Tertullien avec celui de Cyprien pour discerner la dépendance de ce dernier.
4. Cyprien en commentant ce même texte explicite la pensée de Tertullien et dit qu'il s'agit des Juifs. Notons que l'évêque de Carthage est plus clair en affirmant la maternité de l'Église. « Nul ne peut avoir Dieu pour Père, s'il n'a pas l'Église pour mère. » Voir collection « Pères dans la foi », 9. *Unité de l'Église*.
5. Tertullien souligne le caractère eschatologique de la prière : elle appelle le retour du Seigneur.
6. Mot grec qui signifie l'aveu des fautes. Ce terme exprime aussi la pénitence publique, qui se pratiquait dans l'Antiquité chrétienne.

Saint Cyprien de Carthage (200-258), *La Prière du Notre Père*

Notre Père, qui êtes dans les cieux :

L'homme nouveau, régénéré par le baptême, rendu par la grâce à Dieu, son créateur, commence par dire : Père, parce que lui-même est devenu enfant de Dieu. « *Le Verbe* », dit saint Jean, « *est venu dans sa propre demeure, et les siens ne l'ont pas reçu ; mais à ceux qui l'ont reçu et qui croient en lui, il a donné le privilège d'être les enfants de Dieu* » (Jn 1, 2). Donc celui qui croit à Jésus-Christ devient enfant de Dieu. Il doit commencer par rendre grâces, par reconnaître sa dignité, en donnant le titre de père au Dieu qui réside dans le ciel. Ce n'est pas tout : en entrant dans la vie spirituelle, il doit montrer qu'il renonce à son père selon la chair, et qu'il ne reconnaît d'autre père que celui qui est dans le ciel. Moïse, au livre du Deutéronome, loue le courage des fils de Lévi qui pour être fidèles au Seigneur, dirent à leur père et à leur mère : « je ne vous connais pas » et oublièrent leurs propres enfants. Le Seigneur nous avertit de ne donner à personne sur la terre le nom de père ; car nous n'avons qu'un seul père qui est dans le ciel. Il disait au disciple qui lui parlait de son père défunt : « *Laisse les morts ensevelir leurs morts* ». Le disciple parlait de son père qui venait de mourir ; Jésus lui rappelait que le père des croyants vit toujours. Nous ne disons pas seulement Père, mais notre Père : c'est-à-dire père de ceux qui croient, de ceux qui, sanctifiés et régénérés par la grâce divine, sont devenus les fils de Dieu. Cette parole condamne ouvertement les Juifs. Aveuglés par l'esprit de révolte, non seulement ils ont repoussé le Christ annoncé par leurs prophètes, le Christ qui commençait par eux sa mission divine, mais ils lui ont fait subir la mort la plus cruelle. Ils ne peuvent appeler Dieu leur père, car Jésus est là pour les confondre : « *Vous êtes les fils du démon* », leur dit-il, « *et vous marchez sur les traces impures de votre père. Il fut homicide dès le commencement ; il ne persévéra pas dans la vérité ; aussi la vérité n'est pas en lui* » (Jn 8, 44). Le Seigneur, dans son indignation, parle ainsi par la bouche d'Isaïe : « *J'ai engendré des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît son maître, l'âne l'étable où il trouve sa nourriture : Israël ne me connaît pas ; mon peuple n'a pas su me comprendre. Malheur à la nation coupable, à ce peuple chargé d'iniquités ! Race perverse, enfants criminels, vous avez abandonné le Seigneur ; vous avez enflammé la colère du saint d'Israël* » (Is 1, 3+). C'est donc une condamnation pour les Juifs que ces mots notre Père que nous prononçons, dans notre prière. Dieu est devenu notre père, en cessant d'être celui des Juifs qui l'avaient abandonné. Le nom de fils ne peut appartenir au peuple coupable ; mais à ceux qui ont reçu la rémission de leurs péchés, et, avec ce titre, ils possèdent la promesse de l'éternité. Jésus a dit : « *Tout homme qui commet le péché est esclave du péché. L'esclave est banni de la maison de son maître ; mais le fils y reste toujours* » (Jn 8, 34). Quel excès de bonté et de miséricorde de la part de Dieu, mes frères ! Il veut que dans les prières que nous lui adressons, nous l'appelions notre Père, en sorte que nous partageons avec le Christ la dignité de Fils de Dieu. Certes, personne d'entre nous n'oserait prendre ce titre sans la permission divine. Sachons donc, mes frères, et n'oublions jamais que, puisque nous appelons Dieu notre père, nous devons agir comme des enfants de Dieu, afin qu'il se complaise dans ses fils, comme nous nous complaisons dans notre Père. Soyons comme les temples de Dieu, afin qu'il daigne habiter en nous. Que nos actes répondent à la grâce qui nous anime, afin que, voués à une vie toute céleste, nos pensées et nos actions s'élèvent vers le ciel. C'est encore la parole du Seigneur : « *Je glorifierai ceux qui me glorifient ; celui qui me méprise sera méprisé* » (1 Sam 2, 30). L'apôtre saint Paul nous dit à son tour : « *Vous ne vous appartenez plus, car vous avez été achetés bien chers ; glorifiez et portez Dieu dans votre corps* » (1 Cor 6, 20).

Nous disons ensuite, **Que ton nom soit sanctifié :**

Nous sommes loin de penser que nos prières puissent ajouter quelque chose à la sainteté de Dieu : nous demandons seulement que son nom soit sanctifié en nous. Qui pourrait rendre plus saint celui de qui découle toute sainteté ? Mais comme il nous a dit : « *Soyez saints parce que je suis saint* » (Lc 20, 7), nous lui demandons chaque jour de persévérer dans cette sainteté que nous avons reçue par le baptême. Nous avons besoin de nous sanctifier sans cesse pour nous purifier de nos fautes que nous commettons tous les jours. Quelle est donc cette sainteté que nous recevons de la grâce divine ? Écoutez l'apôtre : « *Ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les pédérastes, ni les voleurs, ni les faussaires, ni les ivrognes, ni les calomniateurs, ni les ravisseurs n'obtiendront le royaume de Dieu. Vous avez été souillés de tous ces crimes; mais vous avez été lavés, justifiés, sanctifiés au nom du Seigneur Jésus par la grâce du Saint-Esprit. Nous avons été sanctifiés* » , dit l'apôtre, « *au nom du Seigneur Jésus, par la grâce du Saint-Esprit* » (1 Cor 6, 9-11). Eh bien ! Nous prions afin que cette sainteté demeure toujours en nous. Et comme notre juge suprême recommande au malade guéri et justifié par lui de ne plus retomber dans le péché de peur qu'il ne lui arrive quelque chose de pire, nous prions Dieu nuit et jour de nous conserver la sainteté et la vie que nous tenons de son infinie bonté.

Que ton règne arrive :

C'est pour nous que nous demandons que le royaume de Dieu arrive, comme c'est en nous que nous désirons que son nom soit sanctifié. Car Dieu règne de toute éternité ; en lui, ce qui a toujours été et ce qui sera toujours ne peut avoir de commencement. Mais, quand nous prions, nous demandons ce royaume que Dieu nous a promis, ce royaume qu'il nous a mérité par ses souffrances et par son sang. Ainsi, après avoir subi l'esclavage du siècle, nous régnerons avec le Christ, comme il nous l'a dit lui-même : « *Venez les bénis de mon père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde* » (Mt 25, 34). On peut encore, mes frères bien-aimés, entendre par le royaume de Dieu le Christ lui-même. Nous désirons chaque jour le voir apparaître, nous soupirons sans cesse après son avènement. Comme il est notre résurrection, puisque c'est en lui que nous ressusciterons, il peut aussi être le royaume de Dieu, puisque c'est en lui que nous régnerons. C'est avec raison que nous demandons le royaume de Dieu, c'est-à-dire un royaume céleste, car il est aussi un royaume terrestre ; mais celui qui a renoncé au siècle est plus grand que les honneurs et la puissance d'ici-bas : aussi il ne désire pas les royaumes de la terre, mais celui du ciel. Nous devons prier continuellement pour ne pas perdre le royaume céleste, comme les Juifs à qui il fut d'abord promis. « *Beaucoup* » , dit Jésus-Christ, « *viendront de l'Orient et de l'Occident et prendront place, avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, quant aux fils du royaume, ils seront jetés dans les ténèbres. Là seront les pleurs et les grincements de dents* » (Mt 8, 11). Nous voyons par ces paroles que les Juifs furent les fils du royaume tant qu'ils continuèrent à être les fils de Dieu, quand ils perdirent le nom de leur père, ils perdirent leur royaume. Nous donc, chrétiens, qui dans la prière appelons Dieu notre Père, nous demandons que son royaume nous arrive.

Nous ajoutons, **Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel :**

Nous ne demandons pas que Dieu fasse ce qu'il veut, mais de faire nous-mêmes ce que veut le Seigneur. Qui peut résister à Dieu et l'empêcher d'accomplir sa volonté ? Pour nous, il

n'en est pas de même. Comme nous trouvons des obstacles de la part du démon, nous demandons que la volonté de Dieu s'accomplisse en nous. Pour cela, nous avons besoin du secours d'en haut, car personne n'est fort par ses propres forces: nous devons nous appuyer sur la grâce et la miséricorde du Seigneur. Cette faiblesse de l'humanité, nous la trouvons dans le Sauveur lui-même : « *Mon père* », s'écriait-t-il, « *si c'est possible que ce calice s'éloigne de moi* » ; mais pour montrer à ses disciples qu'ils doivent toujours accomplir la volonté divine et non la leur, il ajoutait : « *Cependant, non ce que je veux, mais ce que Tu veux* » (Mt 26, 39). Ailleurs, Il nous dit : « *Je suis venu sur la terre non pour faire ma volonté, mais celle de mon Père qui m'a envoyé* » (Jn 6, 38). Si le Fils s'est fait obéissant pour accomplir la volonté de son Père, quelle doit être l'obéissance du serviteur quand il s'agit des ordres de Dieu ? Saint Jean nous y exhorte en ces termes : « *N'aimez ni le monde ni ce qui est dans le monde. Si vous aimez le monde, la charité du Père n'est plus en vous ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et ambition du siècle. Or, tout cela ne vient pas du Père, mais de l'esprit du mal. Le monde passera avec sa concupiscence, mais celui qui accomplit la volonté de Dieu vivra éternellement comme Dieu lui-même* » (Jn 2, 15). Si nous voulons vivre éternellement, faisons la volonté de ce Dieu qui est éternel Or, la volonté de Dieu est celle que le Christ, nous a manifestée en l'accomplissant : l'humilité dans notre conduite, la fermeté dans notre foi, le respect dans nos paroles, la justice dans nos actes, la charité dans nos œuvres, la sévérité dans nos mœurs. Dieu veut que nous ne fassions aucune injure au prochain, que nous supportions celles qui nous sont faites, que nous soyons en paix avec nos frères, que nous l'aimions de tout notre cœur, chérissant en lui le père et craignant le Dieu. Il veut que nous ne préférions rien au Christ, qui, n'a lui-même rien préféré à nous ; que nous soyons inséparablement unis à sa charité, fermement attachés à sa croix. Il veut, quand il s'agit de l'honneur et de la gloire du nom chrétien, qu'il y ait en nous cette constance qui confesse la vérité, cette fermeté qui soutient la lutte, cette patience qui, par la mort, mérite la couronne. C'est ainsi qu'on devient cohéritier de Jésus-Christ ; c'est ainsi qu'on exécute ses ordres et qu'on accomplit la volonté du Père. Nous demandons que la volonté de Dieu se fasse et dans le ciel et sur la terre, car c'est de ce double accomplissement que dépend notre salut. Notre corps vient de la terre, notre esprit du ciel ; nous sommes donc à la fois ciel et terre et nous demandons pour l'un et pour l'autre, c'est-à-dire pour le corps et pour l'esprit, le triomphe de la volonté divine. Il y a lutte entre la chair et l'esprit : ces deux adversaires se livrent chaque jour des combats ; en sorte que nous ne faisons pas toujours ce que nous voulons. L'esprit cherche les choses du ciel, la chair les choses de la terre. L'objet de notre prière est donc d'établir, avec l'aide de Dieu, la concorde et la paix entre ces puissances rivales, afin que la volonté divine s'accomplisse dans notre esprit et dans notre chair et qu'ainsi notre âme régénérée au salut. Je ne fais que suivre ici les enseignements de saint Paul. « *La chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair ; ils sont en lutte, l'un contre l'autre, en sorte que vous ne faites pas toujours ce que vous voulez. Vous connaissez les œuvres de la chair : ce sont les adultères, les fornications, les impuretés de tout genre, l'idolâtrie, les empoisonnements, les homicides, les inimitiés, les disputes, les jalousies, les animosités, les provocations, les haines, les dissensions, les hérésies, l'envie, l'ivresse, la gourmandise et autres vices semblables. Or, je vous préviens, comme Jésus l'a fait, que ceux qui tombent dans ces iniquités ne posséderont pas le royaume de Dieu. Les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie, la paix, la grandeur d'âme, la bonté, la foi, la douceur, la continence, la chasteté* » (Gal 5, 17). Voyez-vous maintenant pourquoi nous demandons à Dieu, chaque jour, que sa volonté s'accomplisse en nous et dans le ciel et sur la terre ? C'est que la volonté de Dieu est que les

choses du ciel l'emportent sur celles de la terre et que les biens spirituels et divins occupent la première place. On pourrait donner une autre interprétation. Le Seigneur nous ordonne d'aimer nos ennemis et de prier même pour nos persécuteurs (Mt 5, 44). Dociles à cet ordre, nous demandons pour ces hommes encore terrestres, parce qu'ils ne sont pas illuminés par la grâce, que la volonté de Dieu s'accomplisse en eux : cette volonté que le Christ a si bien exécutée, en conservant l'homme et en le rétablissant dans tous ses droits. Il appelle ses disciples « *le sel de la terre* » (Mt 5, 13), et l'apôtre nous dit que « *le premier homme a été tire du limon et le second du ciel* » (1 Cor 15, 47). Appelés à ressembler à Dieu qui « *fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et tomber sa pluie sur les justes et les pécheurs* » (Mt 5, 45), c'est avec raison que, d'après les avertissements du Seigneur, nous prions pour le salut de tous. Quelle est donc notre prière ? De même que la volonté de Dieu a triomphé dans le ciel, c'est-à-dire en nous, pour nous transformer par la foi en hommes célestes, nous demandons que cette même volonté triomphé sur la terre, c'est-à-dire dans les âmes infidèles ; afin que ces âmes, terrestres par leur première naissance, deviennent célestes parce qu'ils sont « *nés de l'eau et de l'Esprit* » (Jn 3, 5).

Mais continuons, **Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien :**

On peut entendre ces paroles dans le sens spirituel et dans le sens naturel et dans ces deux cas, par la grâce de Dieu, elles servent au salut. Le pain de vie c'est le Christ (Jn 6, 48), et ce pain n'est pas à tous, mais à nous, chrétiens. Nous disons Notre Père, parce que Dieu est le père des croyants, de même nous disons notre pain, parce que le Christ est notre nourriture, à nous qui mangeons son corps. Or, nous demandons que ce pain nous soit donné chaque jour ; car notre vie est dans le Christ, et l'Eucharistie est notre nourriture quotidienne. Si donc, par suite de quelque grave faute, nous étions privés de la participation au pain céleste, nous serions, par cela même, séparés du corps du Christ. Écoutez sa parole : « *Je suis le pain de vie descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je lui donnerai c'est ma chair que je livre pour le salut du monde* » (Jn 6, 51). D'après cette parole, il est évident que ceux qui mangent le pain eucharistique et reçoivent dans la communion le corps du Sauveur vivent éternellement. Par suite, en s'éloignant du corps de Jésus-Christ, on doit craindre de s'éloigner de la voie du salut. D'ailleurs la parole du maître est formelle « *Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous* » (Jn 6, 53). Ainsi donc nous réclamons notre pain quotidien, c'est-à-dire le Christ, afin que nous, dont la vie est dans le Christ, nous demeurions toujours unis à sa grâce et à son corps sacré. Les paroles que nous commentons peuvent être prises dans un autre sens, le voici. Nous avons renoncé au siècle ; fidèles à l'appel de la grâce, nous avons foulé aux pieds les richesses et les pompes du siècle ; nous n'avons donc besoin que de la nourriture C'est la parole du Seigneur : « *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple* » (Lc 14,33). Le disciple de Jésus-Christ, renonçant à tout, selon la parole de son maître, ne doit demander que le pain de chaque jour. Ses désirs ne doivent pas s'étendre plus loin, puisque Jésus a dit : « *Ne vous mettez pas en peine du lendemain, le lendemain se pourvoira lui-même des choses nécessaires ; à chaque jour suffit sa peine* » (Mt 6,34). C'est donc avec raison que le disciple du Christ demande sa nourriture au jour le jour, puisqu'il lui est défendu de s'occuper du lendemain. Une conduite opposée serait absurde. Comment chercherions nous à vivre longtemps dans ce monde, nous qui désirons la prompte arrivée du royaume de Dieu ? Aussi le bienheureux apôtre, voulant rendre plus fermes notre foi et notre espérance, nous donne cette leçon : « *Nous n'avons rien apporté dans ce monde, nous n'en emporterons rien. Puisque nous avons des vêtements*

*et un toit pour nous couvrir, sachons-nous en contenter. Ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation, dans des pièges, dans des désirs funestes qui poussent l'homme à sa ruine ; car la racine de tous les maux est la cupidité. Ceux qui ont voulu suivre ses attrait ont fait un triste naufrage et se sont préparé bien des douleurs » (1 Tim 6, 7-10). D'après ces paroles, les richesses sont non seulement méprisables, mais encore périlleuses. Là se trouve la racine de tous ces maux qui flattent et qui aveuglent l'esprit humain pour le tromper. C'est pour cela que le Seigneur reprend le riche stupide, qui récapitulait sa fortune et se glorifiait de l'abondance de ses récoltes : « *Insensé, cette nuit même on viendra te réclamer ton âme et ces biens que tu as amassés à qui seront-ils ?* » (Lc 12, 20) Pauvre fou ! Il se réjouissait de ses biens et il allait mourir ! La vie lui manquait et il songeait à amasser des vivres en abondance ! Les enseignements du Seigneur sont bien différents : il nous dit que le sage par excellence est celui qui vend tous ses biens, les distribue aux pauvres, et se prépare un trésor dans le ciel. Celui-là seul, dit-il, est capable de le suivre et de participer à la gloire de sa passion qui, dégagé de tout lien terrestre, marche vers le ciel en s'y faisant précéder de ses richesses. Pour se préparer à cet acte de vertu, que chacun de nous apprenne à prier et à s'instruire par la prière. Ne croyez pas que le juste manque du pain de chaque jour ; n'est-il pas écrit : « *Le Seigneur ne permet pas que le juste ait faim, mais il repousse les appétits des méchants* » (Prv 10, 3) ; et encore : « *J'ai été jeune, me voici vieux, et je n'ai jamais vu le juste abandonné et ses enfants mendiant leur pain* » (Ps 27, 25). Le Seigneur nous dit encore : « *Ne vous demandez pas à vous-mêmes que mangerons nous, que boirons nous, de quoi nous vêtirons nous ? Les païens se préoccupent de ces choses ; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et la sainteté et tout cela vous sera donné en surcroît* » (Mt 4, 34). Telle est la promesse du Christ. Comme tout appartient à Dieu, rien ne peut manquer à celui qui possède Dieu, tant qu'il lui restera fermement attaché. Daniel fut jeté dans la fosse aux lions par l'ordre du roi de Babylone ; Dieu lui envoya sa nourriture, et l'homme de Dieu mangea tranquillement au milieu des bêtes qui, malgré leur faim, n'osaient se jeter sur lui. Élie, fuyant dans le désert, fut sauvé par des corbeaux qui lui apportaient sa nourriture. Ô détestable cruauté de la malice humaine ! Les bêtes féroces épargnent un prisonnier, les oiseaux nourrissent un fugitif, et les hommes se dressent des embûches et exercent leurs fureurs les uns contre les autres ! Nous prions ensuite pour obtenir la rémission de nos péchés...*

Remets nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs :

Après le pain de chaque jour, nous demandons le pardon de nos péchés, afin que, nourris par Dieu, nous vivions en Dieu. Il ne s'agit pas seulement de la vie présente, mais de la vie éternelle où nous ne pouvons arriver qu'autant que, nos offenses seront pardonnées. Le Seigneur donne à ces offenses le nom de dettes, comme dans son Évangile : « *Je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'en as prié* » (Mt 28, 32). Nous rappeler que nous sommes pécheurs est un avis aussi salutaire que sage ; car forcés de prier pour nos fautes et d'implorer le pardon de Dieu, nous apprenons à nous connaître nous-mêmes. Que personne ne se complaise dans sa prétendue innocence ; personne n'est innocent : ce sentiment d'orgueil ne ferait que le rendre plus coupable. En priant tous les jours pour nos péchés, nous pouvons nous convaincre que nous péchons chaque jour. C'est ce que nous apprend l'apôtre saint Jean : « *Si nous disons que nous sommes innocents, nous nous trompons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste, il nous les pardonnera* » (1 Jn 1, 8) L'apôtre a réuni dans son épître ces deux vérités : que nous devons prier pour nos péchés, et que nous en obtenons le pardon par nos prières. C'est pour

cela qu'il nous dit que Dieu est fidèle à remettre les péchés. Ainsi il nous rappelle la promesse divine : car c'est Dieu qui, en nous disant de prier pour nos fautes, nous promet la miséricorde et le pardon. Cependant, mes frères, Dieu ajoute à sa promesse une condition. Il veut que nous demandions la remise de nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs. Il nous montre, par-là, que nous ne pouvons obtenir notre grâce pour nos péchés qu'autant que nous nous montrons miséricordieux envers nos débiteurs. Aussi il nous dit dans l'Évangile : « *On se servira à votre égard de la mesure dont vous aurez usé envers vos frères* » (Mt 7, 2). Le serviteur qui, après avoir reçu de son maître la remise de sa dette, ne voulut pas user de la même condescendance envers son compagnon d'esclavage fut jeté en prison (Mt 18,34). Par sa dureté, il perdit ce que son maître lui avait généreusement accordé. Le Seigneur insiste plus fortement encore sur ce point : « *Lorsque vous voudrez prier si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-le, afin que votre Père céleste pardonne aussi vos péchés. Si vous ne pardonnez pas vous-mêmes, votre Père qui est dans le ciel ne vous remettra pas non plus vos péchés* » (Mt 9, 25). Il ne vous restera aucune excuse au jour du jugement, car vous serez jugé d'après votre propre sentence ; vous serez traité comme vous aurez traité les autres. Le Seigneur veut que ses enfants soient unis par les liens de la paix et de la concorde ; il veut qu'ils persévèrent dans cette charité qu'ils tiennent de leur seconde naissance. Nous donc, qui sommes les fils de Dieu, perséverons dans la paix qu'il nous a laissée et, puisque nous n'avons qu' « *un seul esprit* » (Eph 4, 4), n'ayons qu'une seule pensée et un seul sentiment. Le Seigneur n'accepte pas le sacrifice de celui qui conserve dans son cœur des sentiments de haine ; il l'éloigne de l'autel ; il lui ordonne d'aller se réconcilier avec son frère et de revenir ensuite lui adresser des prières inspirées par l'esprit de charité. Le sacrifice le plus agréable à Dieu c'est la paix, la concorde fraternelle, l'unité du Père et du Fils et du Saint-Esprit reproduite dans le peuple chrétien. Nous en avons une preuve dans les offrandes d'Abel et de Caïn. Dieu considérait leurs cœurs et non leurs présents, le présent ne lui plaisait plus autant que le cœur lui était agréable. Abel, homme juste et pacifique, offre à Dieu des sacrifices innocents ; il nous apprend que nous devons approcher de l'autel avec la crainte de Dieu, avec un cœur simple, avec l'esprit de sainteté, de paix et de concorde. C'est à juste titre, qu'offrant à Dieu de pareils sacrifices, il est devenu lui-même victime. Le premier, il a suivi la route du martyr et il a dignement figuré la Passion de Jésus-Christ, lui qui avait conservé la justice et la paix du Seigneur. Voilà les hommes que Dieu couronnera au jour du jugement et qu'il réclamera pour les siens. Mais l'homme animé de l'esprit de discorde et de haine, fût-il mis à mort pour le nom de Jésus-Christ, saint Paul nous assure qu'il ne pourrait expier son crime; car il est écrit : « *Celui qui hait son frère est un homicide ; or, un homicide ne peut ni arriver au royaume du ciel ni vivre en Dieu* » (1 Jn 3, 15). Peut-il être avec le Christ, celui qui a préféré imiter Judas que le Christ ? Quelle tache, mes frères, que celle que le baptême du sang ne peut laver ! Quel crime que celui qui ne peut être expié par le martyr !

Le Seigneur nous ordonne d'ajouter, **Ne nous laisse pas induire en tentation :**

Nous voyons par ces paroles que l'ennemi ne peut rien contre nous, si Dieu ne le permet. Ainsi nous devons mettre entre les mains de Dieu nos craintes, nos espérances, nos résolutions, puisque le démon ne peut nous tenter qu'autant que Dieu lui en donne le pouvoir. C'est ce que nous enseigne l'Écriture : « *Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint assiéger Jérusalem et Dieu la livra entre ses mains* » (2R 24, 11). Or, c'est à cause de nos péchés que Dieu donne au mauvais esprit une certaine puissance contre nous. Qui a livré les dépouilles de Jacob et d'Israël entre les mains des ennemis ? N'est-ce pas le Dieu qu'ils ont

offensé, dont ils ont repoussé les commandements et méprisé la loi ? N'est-ce pas lui qui a fait tomber sur eux le poids de sa colère ? (Isa 42,25). Nous voyons le même fait dans l'histoire de Salomon : il pèche, il s'éloigne des préceptes et des voies du Seigneur, aussi l'Écriture nous dit : « *Le Seigneur excita Satan contre Salomon* » (1R 9, 14). Ce pouvoir est accordé à l'ennemi pour deux motifs : ou pour nous punir de nos fautes, ou pour nous glorifier par l'épreuve. C'est ce que nous montre l'histoire de Job. « *Tout ce qu'il possède* », dit le Seigneur au démon, « *est entre tes mains, mais prends garde de toucher à sa personne* » (Job 1, 12). De même, pendant sa passion, le Sauveur dit à Pilate : « *Tu n'aurais contre moi aucun pouvoir, s'il ne te venait d'en Haut* » (Jn 19, 11). Ainsi lorsque nous demandons à Dieu de ne pas être induits en tentation, cela nous rappelle notre infirmité et notre faiblesse. Cela nous tient en garde contre les révoltes de l'orgueil, contre la présomption et la vaine gloire. Nous ne devons, nous glorifier de rien, pas même de la confession du nom de Jésus-Christ, pas même du martyre ; car Jésus nous recommande l'humilité en disant : « *Veillez et priez pour ne pas être exposés à la tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible* » (Mt 36, 41). Ainsi lorsqu'on reconnaît humblement sa faiblesse et qu'on rapporte tout à Dieu, son cœur s'ouvre à la miséricorde, et il exauce des prières inspirées par le respect et par le désir de lui plaire. À la fin, se trouve la formule qui renferme en deux mots toutes nos demandes et toutes nos prières...

Délivre-nous du malin :

Par ces mots, nous entendons tous les actes d'hostilité que l'ennemi peut exercer contre nous dans ce monde et dont Dieu seul, par sa grâce, peut nous garantir et nous délivrer. Quand nous avons dit : Délivre nous du malin, il ne reste plus à rien à demander. Nous implorons la protection divine contre l'esprit du mal, et, après l'avoir obtenue, nous sommes en sûreté contre les assauts du démon et du monde. Car comment craindre le siècle, quand Dieu nous couvre de son égide ?

Saint Maxime le Confesseur, *Commentaire du Notre Père*

"Notre Père qui es aux cieux, sanctifié soit ton nom, vienne ton règne"

Tout d'abord, par ces mots, le Seigneur enseigne à ceux qui prient de commencer comme il convient par la *theologia*, et il les conduit au mystère du mode de l'existence de la Cause Créatrice des êtres, lui qui est par essence la cause des êtres. En effet, les mots de la Prière montrent le Père, le Nom du Père et le Règne du Père pour nous enseigner à partir du Principe lui-même à honorer, à invoquer et adorer la Trinité Une. Car le Nom de Dieu le Père qui subsiste essentiellement, c'est le Fils Unique; et le Règne de Dieu le Père qui subsiste essentiellement, c'est l'Esprit Saint. En effet ce qu'ici Matthieu appelle « Règne », un autre évangéliste l'appelle ailleurs Esprit Saint : « Que vienne ton Esprit Saint et qu'il nous purifie. » En effet le Père n'a pas un Nom reçu d'ailleurs, et nous ne devons pas penser le Règne comme une dignité considérée postérieurement à lui. Car il n'a pas commencé à être pour commencer aussi à être Père ou Roi, mais lui qui est toujours il est aussi toujours Père et Roi, n'ayant absolument pas commencé à être, ni à être Père ou Roi. Et si lui qui est toujours, il est aussi toujours Père et Roi, alors aussi toujours le Fils et l'Esprit ont subsisté essentiellement avec le Père; ils sont naturellement à partir de lui et en lui, au-delà de la cause et de la raison, mais ils ne sont pas après lui, comme s'ils étaient advenus postérieurement en tant que causés par lui. Car la relation possède la capacité de montrer l'un dans l'autre en même temps ceux dont elle est et est dite relation, en ne permettant pas qu'ils soient considérés l'un après l'autre.

Donc le commencement de cette prière nous conduit à honorer la Trinité coessentielle et suressentielle, en tant qu'elle est la Cause créatrice de notre venue à l'être.

En outre, il nous enseigne aussi à nous annoncer à nous-mêmes la grâce de la filiation, puisque nous sommes dignes d'appeler Père par grâce celui qui par nature nous a créés. Ainsi, par respect pour l'invocation de celui qui nous a fait naître selon la grâce, nous nous empressons de signifier dans notre manière de vivre l'empreinte de celui qui nous a fait naître : nous sanctifions son Nom sur la terre en l'imitant comme un Père, en nous montrant ses enfants par nos actions et en magnifiant par nos pensées et nos actes le Fils du Père par nature qui opère lui-même la filiation.

Nous sanctifions le Nom du Père par grâce dans les cieux en mortifiant évidemment la concupiscence pour la matière et en nous purifiant des passions corruptrices, puisque la sanctification c'est l'immobilité totale et la mortification de la concupiscence des sens. Parvenus à cela, nous assoupissons les aboiements inconvenants de l'agressivité qui n'a plus, pour l'exciter et la persuader de se laisser vaincre par les plaisirs familiers, la concupiscence qui est déjà mortifiée par la sainteté conforme au principe (*logos*) de nature.

En effet l'agressivité, qui par nature vient à la rescousse de la concupiscence, cesse naturellement de se mettre en furie quand elle a vu la concupiscence mortifiée.

C'est donc à bon droit qu'après le rejet de l'agressivité et de la concupiscence, vient, d'après la Prière, la possession du Règne de Dieu le Père pour ce qui, après les avoir rejetées, sont dignes de dire « Vienne ton Règne », c'est-à-dire ton Esprit Saint. Par le principe (*logos*) et le

mode (tropos) de la douceur, ils sont déjà faits temples de Dieu par l'Esprit (Ep 2/21-22). En effet il est dit: «Sur qui donc me reposerai– je sinon sur celui qui est doux, sur celui qui est humble et qui craint mes paroles? » (Is 66/2). D'où il est visible que le Règne de Dieu le Père appartient aux humbles et aux doux. Car est– il dit, « Bienheureux les doux, car ils hériteront de la terre » (Mt 5/4). Ce n'est pas cette terre qui occupe par nature la place médiane de l'univers que Dieu a promise en héritage à ceux qui l'aiment, s'il dit vrai en disant : « Quand ils ressusciteront des morts, ils ne prendront ni femme ni mari, mais ils seront comme les anges dans le ciel » (Mt 22/30) et : « Venez les bénis de mon Père, vous hériterez du Règne préparé pour vous depuis la fondation du monde » (Mt 25/34). Et ailleurs de nouveau à un autre qui servait avec bienveillance : « Entre dans la joie de ton Seigneur» (Mt 25/21). Et après lui le divin Apôtre: « Car la trompette sonnera, et ceux qui sont morts dans le Christ ressusciteront les premiers, incorruptibles; ensuite nous les vivants, qui restons encore là, en même temps qu'eux, nous serons ravis dans les nuées à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons pour toujours avec le Seigneur » (1 Co 15/52 et 1 Th 4/15-17).

Puisque de telles promesses ont été faites à ceux qui aiment le Seigneur, qui donc dirait – s'il a fixé son intellect aux seules paroles, s'il est mû par le Verbe et s'il désire être serviteur du Verbe – que le « ciel », le « Règne préparé depuis la fondation du monde », la joie mystérieusement cachée du Seigneur, le séjour et la demeure continuels et absolument sans interruption de ceux qui sont dignes avec le Seigneur, sont en quelque sorte identiques à la terre ? Au contraire je pense pouvoir dire maintenant que la terre, c'est ce comportement et cette puissance que les doux ont fermement et tout à fait immuablement fixés dans le bien de l'immutabilité : parce qu'ils sont toujours avec le Seigneur, ils portent une joie sans éclipse, ils ont obtenu le Règne préparé depuis l'origine et ont été jugés dignes de se tenir et d'être placés dans le ciel, comme une terre occupant la position médiane de l'univers, c'est-à-dire le principe (logos) de la vertu. Selon ce principe, le doux, au milieu entre le bien et le mal qu'on dit de lui (2 Co 6/8), demeure dans l'apatheia, sans être enflé par ce qu'on dit de bien, ni attristé par ce qu'on dit de mal. Car ce dont par nature elle est libre, après avoir repoussé le désir, la raison (logos) n'est pas sensible à ses assauts quand cela la trouble : elle s'est reposée de toute agitation à ce sujet et elle a amarré toute la puissance de l'âme à l'immobile liberté divine. Voulant en faire don à ses disciples, le Seigneur dit : « Chargez–vous de mon joug et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos pour vos âmes» (Mt 11 /29). Il appelle repos la possession du Règne divin, en tant qu'elle produit en ceux qui sont dignes une souveraineté débarrassée de toute servitude.

Si la possession inamissible du Règne indestructible est donnée aux humbles et aux doux, qui serait à ce point sans amour et sans désir des biens divins pour ne pas tendre à l'extrême vers l'humilité et la douceur pour devenir – autant qu'il est possible à l'homme – l'empreinte du Règne de Dieu en portant en lui par la grâce la configuration exacte en Esprit au Christ, qui est en vérité naturellement par essence le grand Roi ?

Dans cette configuration, dit le divin Apôtre, « il n'a plus ni mâle ni femelle» (Ga 3/28) : c'est-à-dire ni agressivité ni concupiscence. En effet l'agressivité détruit tyranniquement l'exercice de la raison et fait sortir la pensée de la loi de la nature. Et la concupiscence rend les êtres qui sont après la Cause et Nature unique, seule désirable et impassible, plus désirables que Celle-ci. Par là elle rend la chair plus appréciable que l'esprit et la jouissance de ce qui est visible plus agréable que la gloire et l'éclat de l'intelligence. Par la douceur du plaisir des

sens, elle écarte l'intellect de la perception divine des intelligibles qui lui est connaturelle. Mais [dans cette configuration, il n'y a plus] que la raison toute seule, qui s'est dépouillée par un surcroît de vertu de cette tendresse et affection, tendresse et affection qui sont non seulement sans passion mais qui sont également naturelles pour le corps. L'esprit est alors parfaitement maître de la nature et persuade l'intellect d'abandonner la philosophie morale quand il doit s'unir au Verbe suressentiel par la contemplation simple et indivise (même si la raison pratique contribue naturellement à ce que l'intellect se coupe facilement de ce qui s'écoule dans le temps et le dépasse). Ce dépassement accompli, il n'est pas raisonnable d'imposer comme une mélote (lourd manteau) le fardeau du mode de vie selon la morale à celui qui s'est montré détaché des choses sensibles.

Et c'est ce mystère que montre clairement le grand Élie en en donnant en figure l'exemple dans ses actions (2 R 2/11). D'une part pendant son rapt, il donne à Élisée sa mélote (je veux dire la mortification de la chair par laquelle il a affermi la magnificence de la bonne ordonnance morale) pour qu'elle s'allie avec l'Esprit dans le combat contre toute puissance adverse et pour qu'il en frappe la nature instable et fluente (figurée par le Jourdain) afin que le disciple ne soit pas empêché de traverser en direction de la Terre sainte et ne soit pas englouti par le côté trouble et glissant du penchant pour la matière. D'autre part, quant à lui, il s'avance vers Dieu, libéré, n'étant soumis à absolument aucune relation aux êtres, simple en son désir et sans composition en son libre vouloir; il fixe son séjour auprès de Celui qui est simple par nature, à travers les vertus générales gnostiquement attelées les unes aux autres comme des chevaux de feu. Il savait en effet qu'il faut au disciple du Christ se tenir à l'écart des dispositions inégales dont les différences prouvent l'hostilité (car la passion de concupiscence produit un épanchement de sang autour du cœur et un mouvement d'agressivité produit évidemment le bouillonnement de ce sang). Parvenu à avoir la vie, le mouvement et l'être en Christ (Ac. 17/28), il avait éloigné de lui l'origine discordante des inégalités et il ne portait plus en lui les dispositions contraires – disais– je – de ces passions, à l'instar de (l'opposition] mâle– femelle. Ainsi la raison n'est pas asservie par elles, étant demeurée étrangère à leurs changements instables. En elle a été naturellement infusée la majesté de l'image divine pour persuader l'âme de se transformer par son libre vouloir à la ressemblance de Dieu et d'appartenir au grand Règne qui subsiste essentiellement avec le Dieu et Père de toutes choses; elle devient une habitation toute resplendissante de l'Esprit Saint qui reçoit – s'il est permis de le dire et selon qu'elle est capable – le pouvoir tout entier de connaître la nature divine. Par ce pouvoir est écartée l'origine de ce qui est inférieur et subsiste naturellement celle de ce qui est supérieur; l'âme pareillement à Dieu gardant intacte en elle par la grâce de sa vocation l'hypostase des biens qu'elle a reçus. Par ce pouvoir, le Christ naît toujours mystérieusement et volontairement, s'incarnant à travers ceux qui sont sauvés; il fait de l'âme qui l'enfante une mère vierge qui – pour parler bref – ne porte pas les marques de la nature soumise à la corruption et à la génération dans la relation entre mâle et femelle.

Que nul ne s'étonne donc d'entendre la corruption placée avant la génération. En effet celui qui examine sans passion et avec une raison droite la nature de ce qui vient à l'être et de ce qui s'en va, trouvera clairement que la génération prend son commencement de la corruption et s'achève dans la corruption. Les passions caractéristiques de cette génération et de cette corruption – comme je le disais – le Christ ne les possède pas (c'est-à-dire le mode de vie – et la raison du Christ et selon le Christ), si du moins est véridique celui qui dit:

« Car en Christ, il n'y a ni mâle ni femelle» (Ga 3/28) (montrant évidemment par là les caractéristiques et les passions de la nature soumise à la corruption et à la génération), mais il y a seulement un principe (logos déiforme créé par la connaissance divine et un mouvement unique du libre vouloir qui choisit la seule vertu.

« Ni grec, ni juif» (Ga 3/28). Cela signifie des conceptions (logos) différentes ou – pour parler avec plus de vérité opposées de la notion de Dieu. L'une [la grecque] introduit de façon insensée une multiplicité de principes et partage le principe unique en énergies et puissances opposées : elle se façonne un culte polythéiste plein de dissensions par la pluralité de ce qu'on adore et risible à cause des manières (tropoi) différentes d'adorer. L'autre [la juive] introduit un principe unique, mais mesquin et imparfait, presque inconsistant, comme dépourvu de raison et de vie; par des voies contraires elle tombe dans le même mal que la première conception, l'athéisme: elle limite à une personne unique l'unique principe qui subsisterait sans le Verbe et sans l'Esprit, ou qui serait qualifié par le Verbe et par l'Esprit; elle ne voit pas quel Dieu serait ce Dieu qui n'a point part avec le Verbe et l'Esprit, ni comment il serait Dieu en ayant part avec eux comme avec des accidents, par une participation proche de celle des êtres rationnels soumis à la génération. En Christ il n'y a – comme je l'ai dit – aucune de ces conceptions, mais uniquement une conception de vraie piété, une solide loi de théologie mystique qui refuse de distendre la divinité comme la première conception et n'accepte pas de la comprimer comme la seconde. Ainsi n'y a-t-il pas dissension par une pluralité des natures [à la grecque] ni admission de l'unicité d'hypostase [à la juive], parce que, privé du Verbe et de l'Esprit ou qualifié par le Verbe et par l'Esprit, le divin n'est pas honoré comme Intellect, Verbe et Esprit. [Cette pieuse conception] nous apprend, à nous qui avons été introduits à la parfaite connaissance de la vérité par la vocation de la grâce selon la foi, à connaître qu'unique est la nature et la puissance de la Divinité, et donc qu'il y a un Dieu unique contemplé dans le Père, le Fils et le Saint– Esprit; c'est-à-dire un Intellect unique subsistant essentiellement sans être causé, qui a engendré l'unique Verbe subsistant sans principe selon l'essence, et qui est la source de l'unique Vie subsistant essentiellement de manière éternelle comme Esprit Saint. [Dieu est] Trinité en Unité et Unité en Trinité,

– non une autre en une autre. Car la Trinité n'est pas pour l'Unité comme un accident dans une essence, ni à l'inverse, l'Unité dans la Trinité, car elle n'est qualifiée;

– ni comme une autre et une autre. Car l'Unité ne diffère pas de la Trinité par une différence de nature, puisqu'elle est une nature simple et unique;

– ni comme une autre après une autre. Car la Trinité ne se distingue pas de l'Unité par une diminution de puissance, ni l'Unité de la Trinité. Et l'Unité ne se distingue pas de la Trinité comme quelque chose de commun et de général à des parties qu'on considérerait uniquement par la seule pensée, puisqu'elle est une essence qui existe proprement par elle-même et une puissance qui a réellement sa propre force;

– ni comme une autre à travers une autre. Car il n'y a pas de médiation de relation, comme de l'effet à la cause, entre ce qui est totalement identique et sans relation;

– ni comme une autre à partir d'une autre. Car la Trinité n'est pas produite à partir de l'Unité, puisqu'elle est sans venue à l'être et se produit elle-même au jour.

Au contraire, nous disons et pensons que la même est en vérité Unité et Trinité; Unité selon le principe (logos) de l'essence et Trinité selon le mode (tropos) de l'existence.

La même est tout entière Unité sans être partagée par les Hypostases, et la même est tout entière Trinité en qui l'Unité n'entraîne pas de confusion. Ainsi n'introduit-on pas de polythéisme par un partage, ni d'athéisme par une confusion. Fuyant l'un et l'autre, resplendit la conception [de Dieu] selon le Christ. J'appelle conception chrétienne la proclamation nouvelle de la vérité: « En lui il n'y a ni mâle ni femelle » (Col3/n) – c'est-à-dire pas de marque ni de passions de la nature soumise à la corruption et à la génération – « ni grec ni juif » – c'est-à-dire pas de conceptions opposées sur Dieu – « ni circoncision ni incirconcision » – c'est-à-dire pas de religions différentes issues de ces conceptions opposées. La religion de la circoncision, à travers les symboles de la Loi, considère comme mauvaise la création visible et accuse le Créateur d'être l'auteur des maux. La religion de l'incirconcision défie, à cause des passions, la création visible et dresse la créature contre le Créateur. Tous deux ensemble aboutissent au même mal, l'injure à Dieu. « Ni barbare ni Scythe » – c'est-à-dire pas de distension du libre vouloir qui pousse une nature unique à se révolter contre elle-même. Par cette distension s'est introduite parmi les hommes pour les détruire la loi antinaturelle qui les fait s'entretuer. « Ni esclave ni homme libre » – c'est-à-dire pas de division d'une même nature en opposition avec le libre vouloir. Cette division fait mépriser celui qui est par nature digne du même honneur et elle a pour corollaire l'attitude des despotes qui tyrannisent la dignité de l'image [divine]. « Mais le Christ est tout en tous » (Col 3/11), lui qui, par ce qui surpasse la nature et la loi, opère la configuration dans l'Esprit au Royaume sans commencement, configuration naturellement caractérisée – comme il a été montré – par l'humilité et la douceur du cœur. Leur concours fait voir la perfection de l'homme créé selon le Christ (Col 1/28). En effet tout homme humble est aussi tout à fait doux et tout homme doux est aussi tout à fait humble : humble parce qu'il sait que son être lui vient d'un prêt, doux parce qu'il sait utiliser les puissances naturelles qui lui ont été données; parce qu'il les met au service de la raison (logos) pour faire naître la vertu, et parce qu'il réprime parfaitement leur activité sensible. C'est pourquoi cet homme est toujours en mouvement vers Dieu par son intellect ; même s'il fait l'expérience simultanée de tout ce qui peut affliger le corps, il ne se meut nullement selon ses sens et il n'imprime en son âme aucune trace d'affliction pour l'y substituer à une attitude joyeuse, car il ne pense pas qu'une souffrance sensible soit une privation du bonheur. En effet il sait qu'il n'y a qu'un seul bonheur : la vie commune de l'âme avec le Verbe dont la privation est une mutilation éternelle qui circonscrit naturellement tous les âges. Et c'est pourquoi, abandonnant son corps et tout ce qui est du corps, il se porte intensément vers cette vie commune avec Dieu, pensant que le seul dommage – même s'il était maître de tout ce qu'il y a sur la terre – serait d'être frustré de la divinisation de grâce qu'il poursuit.

Purifions-nous donc de toute souillure de la chair et de l'esprit (2 Co 7/1) afin de sanctifier le Nom de Dieu en étouffant la concupiscence qui courtise les passions de manière inconvenante et, par la raison, enchaînons l'agressivité que les plaisirs incitent à une fureur désordonnée. Ainsi nous accueillerons le Règne de Dieu le Père qui vient par la douceur

Saint Ambroise de Milan (340-397), La Prière du Notre Père

« Que reste-t-il d'autre maintenant que la prière ? Et ne croyez pas qu'il n'y a que peu d'importance à savoir comment vous devez prier. Les saints apôtres disaient au Seigneur Jésus : « Seigneur, apprends-nous à prier comme Jean l'a appris à ses disciples ». Alors le Seigneur dit cette prière : « **Notre Père, qui es aux Cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, remets-nos nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs, et ne nous laisse pas induire en tentation, mais délivre-nous du mal** ». Tu vois comme elle est courte, cette prière, et pleine de toutes les qualités.

Comme le premier mot en est doux ! Homme, tu n'osais pas tourner ton visage vers le ciel, tu baissais les yeux vers la terre, et soudain tu as reçu la grâce du Christ, tous tes péchés t'ont été remis. De mauvais serviteur, tu es devenu un bon fils. Ne te fie donc pas à ton action, mais à la grâce du Christ. « C'est par la grâce que vous avez été sauvés, » dit l'apôtre. Ce n'est pas là de la présomption, mais de la foi. Proclamer ce que tu as reçu n'est pas orgueil, mais dévotion. Lève donc les yeux vers le Père qui t'a engendré par le bain, vers le Père qui t'a racheté par son Fils, et dis : « **Notre Père !** » C'est une juste prétention, mais elle est modérée. Comme un fils, tu l'appelles Père. Mais ne revendique pas un privilège. Il n'est le Père d'une manière spéciale que du Christ seul ; pour nous, il est le Père commun, parce qu'il a engendré celui-là seul, tandis que nous il nous a créés. Dis donc toi aussi par grâce : « Notre Père » pour mériter d'être son fils. Recommande-toi, toi-même de la faveur et la considération de l'Église.

« **Qui es aux cieux** » Que signifie aux cieux ? Ecoute l'Écriture qui dit : « Le Seigneur est élevé au-dessus de tous les cieux », et tu trouves partout que le Seigneur est au-dessus des cieux des cieux, comme si les anges n'étaient pas aussi aux cieux, comme si les dominations n'étaient pas aussi aux cieux. Mais aux cieux dont il est dit : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » Le ciel est là où a cessé la faute, le ciel est là où les crimes sont punis, le ciel est là où il n'y a aucune blessure de la mort.

« **Que ton nom soit sanctifié** » Que signifie « soit sanctifié ? Comme si nous souhaitions que soit sanctifié celui qui a dit : « Soyez saints parce que je suis saint », comme si notre parole pouvait accroître sa sainteté. Non, mais qu'il soit sanctifié en nous, afin que son action sanctifiante puisse parvenir jusqu'à nous.

« **Que ton règne arrive** » Comme si le règne de Dieu n'était pas éternel. Jésus dit : « J'y suis né », et tu dis : « Que ton règne arrive », comme s'il n'était pas venu. Mais le règne de Dieu est arrivé quand vous avez obtenu la grâce. Car il dit lui-même : « Le règne de Dieu est en vous ».

« **Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel** » Tout a été pacifié par le sang du Christ, soit au ciel, soit sur terre : le ciel a été sanctifié, le diable en a été chassé. Il se trouve là où se trouve l'homme qu'il a trompé. Que ta volonté soit faite, c'est-à-dire, qu'il y ait paix sur terre comme au ciel.

« **Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien** » Je me souviens de ce que je vous ai dit

quand j'expliquais les sacrements. Je vous ai dit qu'avant les paroles du Christ, ce qu'on offre s'appelle pain ; dès que les paroles du Christ ont été prononcées, on ne l'appelle plus du pain, mais on l'appelle corps. Pourquoi dans l'oraison dominicale qui suit immédiatement dit-il « notre pain » ? Il dit pain, mais (en grec), c'est-à-dire substantiel. Ce n'est pas ce pain qui entre dans le corps, mais ce pain de vie éternelle qui réconforte la substance de notre âme. C'est pour cela que le grec l'appelle (en grec). Le latin a appelé quotidien ce pain que les Grecs appellent « de demain », parce que les Grecs appellent demain (en grec). Ainsi donc ce que dit le latin et ce que dit le grec semblent également utiles. Le grec a exprimé les deux sens par un seul mot, le latin a dit quotidien. S'il est quotidien, ce pain, pourquoi attendrais-tu âme année pour le recevoir, comme les Grecs ont coutume de faire en Orient ? Reçois chaque jour ce qui doit te profiter chaque jour. Vis de telle manière que tu mérites de le recevoir chaque jour. Celui qui ne mérite pas de le recevoir chaque jour ne mérite pas de le recevoir après une année. Ainsi le saint Job offrait chaque jour un sacrifice pour ses fils, de peur qu'ils n'eussent commis quelque péché dans leur cœur ou en paroles. Toi donc, tu entends dire que chaque fois qu'on offre le sacrifice, on représente la mort du Seigneur, la résurrection du Seigneur, l'ascension du Seigneur, ainsi que la rémission des péchés, et tu ne reçois pas chaque jour le pain de vie ? Celui qui a une blessure cherche un remède. C'est une blessure pour nous d'être soumis au péché ; le remède céleste, c'est le vénérable sacrement. « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ». Si tu le reçois chaque jour, chaque jour pour toi c'est aujourd'hui. Si le Christ est à toi aujourd'hui, il ressuscite pour toi aujourd'hui. Comment ? « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré ». Aujourd'hui, c'est quand le Christ ressuscite. « Il était hier et il est aujourd'hui », dit l'apôtre Paul. Mais il dit ailleurs : « La nuit est passée, le jour est arrivé. » La nuit d'hier est passée, aujourd'hui le jour est arrivé.

Voici la suite : « **Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs.**

» Qu'est la dette, sinon le péché ? Si tu n'avais pas accepté d'argent d'un prêteur étranger, tu ne serais pas dans la gêne, et c'est pour cela qu'on t'attribue le péché. Tu as possédé l'argent avec lequel tu devais naître riche. Tu étais riche, fait à l'image et la ressemblance de Dieu. Tu as perdu ce que tu possédais, c'est-à-dire, l'humilité, quand tu désires te venger de l'arrogance, tu as perdu ton argent, tu t'es fait nu comme Adam, tu as accepté du diable une dette qui n'était pas nécessaire. Et par là, toi qui étais libre dans le Christ, tu t'es fait le débiteur du diable. L'ennemi tenait ta garantie, mais le Seigneur l'a crucifiée et l'a effacée par son sang. Il a supprimé ta dette, il t'a rendu la liberté.

C'est donc avec raison qu'il dit : « Et remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs ». Fais attention à ce que tu dis : « Remets-moi comme moi je leur remets ». Si tu remets, tu fais un juste accord pour qu'on te remette. Si tu ne remets pas, comment l'engages-tu à te remettre ?

« **Et ne nous laisse pas induire en tentation, mais délivre-nous du mal** ». Fais attention à ce qu'il dit : « Et ne nous laisse pas induire en tentation à laquelle nous ne pouvons pas résister. » Il ne dit pas : « Ne nous induis pas en tentation, » mais comme un athlète il veut une épreuve telle que l'humanité puisse la supporter et que chacun soit délivré du mal, c'est-à-dire, de l'ennemi, du péché. Mais le Seigneur, qui a ôté votre péché et pardonné vos fautes, est capable de vous protéger et de vous garder contre les ruses du diable qui vous combat, afin que l'ennemi, qui d'habitude engendre la faute, ne vous surprenne pas. Mais qui se confie à Dieu ne craint pas le diable. Car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? C'est donc à lui qu'appartiennent la louange et la gloire depuis toujours, maintenant et à jamais

et dans les siècles des siècles. Amen. »